

ARTURO
PÉREZ-REVERTE

Eva

UNE AVENTURE DE LORENZO FALCÓ

ROMAN
SEUIL

Eva

ARTURO
PÉREZ-REVERTE

Eva

roman

TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR GABRIEL IACULLI

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

Pour la citation de William Somerset Maugham
tirée de *Mr. Ashenden agent secret*,
traduit par Joseph Dobrinsky, Jacky Martin,
Claude Noël Thomas :
© Éditions Robert Laffont, 2011, 2018

Titre original : *Eva*
Éditeur original : Alfaguara
ISBN original : 978-84-204-1957-2
© Arturo Pérez-Reverte, 2017

ISBN 978-2-02-139805-2

© Éditions du Seuil, octobre 2019,
pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Jorge Fernández Díaz, *cuchillero* à Buenos Aires.
Pour la fraternité. Pour l'honneur.

Quand tu t'aventures dans le cœur d'une
femme, tu t'exposes à un dangereux voyage.

HANS HELLMUT KIRST,
Sorge, l'espion du siècle

- Vous n'avez pas d'autre arme ?
- Mes mains [...]. Mais je ne crois pas que
les douaniers nous cherchent des histoires à
leur sujet ?

WILLIAM SOMERSET MAUGHAM,
Mr. Ashenden agent secret

*Bien que fondé sur des faits réels, Eva est un roman
dont la trame et les personnages sont imaginaires.*

*L'auteur a altéré certains faits historiques
selon les besoins de la fiction.*

NORDDEUTSCHER LLOYD BREMEN

Je ne voudrais pas être tué cette nuit, se dit Lorenzo Falcó.
Pas de cette manière.

Mais c'était pourtant ce qui s'annonçait. Les pas qui derrière lui se faisaient entendre étaient toujours plus proches et plus rapides. On était sans doute pressé de le rattraper. Il avait entendu derrière lui le cri de son contact qui tombait dans l'obscurité du haut du belvédère de Santa Luzia, et le bruit du corps qui s'écrasait quinze ou vingt mètres plus bas dans une ruelle obscure du quartier d'Alfama. Maintenant, on le prenait en chasse, pour terminer la besogne. Couronner le tout.

La pente raide l'aidait à marcher plus vite, mais elle facilitait aussi l'avancée de ses poursuivants. Ils étaient deux, avait-il pu entrevoir d'en haut tandis que son contact – du visage de cet homme, il avait seulement deviné une moustache sous le bord d'un chapeau – lui tendait comme prévu une enveloppe juste avant de s'apercevoir de la présence des inconnus et de pousser une exclamation d'alarme. Ils s'étaient séparés en toute hâte, l'agent longeant la balustrade du belvédère – c'est pour ça qu'ils l'avaient eu en premier lieu –, Falcó dévalant la rue vers les vagues lumières de Lisbonne étalées au loin, en contrebas de ce haut quartier, et la large et noire ceinture du Tage qui se fondait dans la nuit, sous un ciel sans lune parsemé d'étoiles.

Il y avait à gauche, dans l'ombre, un passage par lequel on pouvait déguerpir. Il se rappelait l'endroit, qu'il avait étudié le matin même, de jour, en prévision du rendez-vous nocturne. C'était là une vieille ficelle du métier, pratique : décider, avant de se risquer quelque part, de l'endroit par où filer au plus vite, s'il le fallait. Falcó se rappelait aussi le nom que portait l'azulejo : Calçadinha da Figueira. C'était une ruelle étroite, qui descendait en pente raide, à laquelle on accédait par un escalier de pierre à double volée et main courante en fer. Ainsi, tournant brusquement à gauche, il le dévala, paume sur la rampe pour prévenir un faux pas dans l'obscurité. Au bas des marches, il y avait une ouverture en arc, d'où la ruelle partait vers la droite à angle droit. L'arcade, étroite, ne livrait passage qu'à une personne à la fois.

Derrière lui, les pas se rapprochaient toujours davantage. Ils résonnaient sur les premières marches de l'escalier. Je ne vais pas mourir cette nuit, se redit Falcó. Des projets plus attrayants m'attendent : femmes, cigarettes, restaurants. Des choses de ce genre. Il ôta alors son chapeau, glissa les doigts entre la basane et le feutre et en sortit la lame de rasoir Gillette dans son enveloppe de papier qu'il cachait là. Tout en courant jusqu'à l'arcade, il ôta l'enveloppe et, tirant le carré de soie de la poche de poitrine de sa veste, s'en servit pour protéger ses doigts afin d'assurer la lame entre son pouce et son index. Il atteignit ainsi l'arcade, tourna à droite et s'immobilisa aussitôt, plaqué contre le mur, écoutant le bruit des pas toujours plus proches, dans la rumeur de son pouls qui battait vite et fort à ses tympanes.

Quand la première silhouette apparut sous la voûte, Falcó s'interposa rapidement et d'un geste vif lui taillada la gorge de droite à gauche. Sur le visage de l'homme apparut un bref éclat pâle – celui de ses dents quand la stupeur lui eut ouvert la bouche – et, aussitôt, une exclamation de surprise

fut arrêtée net par un gargouillement d'agonie, comme si le souffle de l'homme blessé s'échappait de sa trachée ouverte à travers un voile liquide. Le type s'écroula sur-le-champ, tel un corps anémié qui aurait soudain perdu toute consistance. Une masse à terre, au milieu de l'arcade. L'ombre qui venait à sa suite s'arrêta brusquement, restant à distance.

– Approche, fils de pute, crâna Falcó. Viens un peu plus près, viens...

Trois secondes d'immobilité. Peut-être cinq. Falcó et l'homme figés dans la ruelle ; par terre la masse qui continuait à émettre sa rauque plainte liquide. Enfin, le second poursuivant recula lentement dans l'ombre, augmentant avec précaution la distance entre eux.

– Allez, mon gars, dit Falcó. Ne me laisse pas comme ça, le bec dans l'eau.

Des pas se firent entendre, maintenant plus pressés, qui s'éloignaient dans la ruelle, montaient l'escalier, puis devenaient inaudibles. Alors, Falcó respira profondément, toujours immobile, laissant le battement du sang à ses tempes recouvrer sa cadence normale. Ensuite, quand cessa le léger tremblement qui agitait ses doigts, il jeta la lame de rasoir et la pochette, après s'être servi de celle-ci pour essayer le liquide visqueux, encore tiède, qui souillait sa main.

Il se pencha pour palper le corps à terre, qui était enfin silencieux : un couteau dans son fourreau attaché à la ceinture ; du tabac, des allumettes, des pièces de monnaie. Dans la poche intérieure de la veste, il y avait un portefeuille, que Falcó garda. Puis, il se leva en regardant autour de lui. L'endroit était désert et presque toutes les maisons alentour plongées dans l'obscurité. Dans quelques-unes d'entre elles on entrevoyait des rais de lumières, et d'un lointain appareil de radio arrivaient une musique et une voix de femme qui chantait un fado. Un chien aboya, à quelque distance. Dans le ciel noir, les étoiles étaient encore

si nombreuses que Lisbonne semblait couverte d'un essaim de lucioles immobiles.

Un moment, il envisagea d'aller chercher le corps de son contact en bas du parapet d'où il était tombé, ou duquel on l'avait précipité, mais il écarta aussitôt cette idée. La curiosité, dit un proverbe, tue le chat. Que l'agent soit mort ou pas après cette chute de quinze ou vingt mètres du haut du belvédère jusqu'au sol – il était plus que probablement décédé – n'était plus l'affaire de Falcó. Il savait seulement de son contact qu'il était portugais, travaillait pour le camp national par conviction ou pour l'argent, et que l'homme lui avait livré des informations que lui-même devait maintenant faire parvenir au quartier général franquiste de Salamanque. Aussi valait-il mieux ne pas se compliquer davantage la vie. Quelqu'un, un passant fortuit, un voisin, un garde de nuit pouvait survenir à cet endroit ; ou son second poursuivant décider, réflexion faite, de revenir sur ses pas et de venger son compagnon. On ne pouvait jamais être sûr de rien dans ce genre d'affaire. Le métier de Lorenzo Falcó était tout d'imprévu, échiquier de risques et de probabilités. Et puis, l'enveloppe, objet de son rendez-vous nocturne, était maintenant dans sa poche. Rien d'autre ne l'intéressait en ce soldat anonyme et sans visage – une moustache entrevue sous le bord d'un chapeau – d'une guerre sale qui se livrait tout autant en Espagne, sur les champs de bataille ou à l'arrière, qu'à l'étranger, dans des coins sombres et sordides comme celui-ci. Sales bagarres caractéristiques d'un sale métier. Espions aussi dépourvus de visages que l'agent républicain égorgé sous l'arcade ou le type prudent qui avait pris ses jambes à son cou de peur de subir le même sort que son compagnon. Des pions substituables sur un échiquier où la partie était jouée par d'autres.

Il descendit la rue de São Pedro en se retournant de temps en temps pour s'assurer qu'il n'était pas suivi. Un

lancement douloureux martelait sa tempe droite, sans doute dû à la tension, et il palpa instinctivement la poche de sa veste où il mettait le tube de Cafiaspirina ; c'était son point faible, les migraines qui l'étourdisaient parfois, le laissaient, incapable de bouger, bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau. Il lui fallait une gorgée de quelque chose pour avaler le comprimé, mais cela allait devoir attendre. L'important, c'était de s'éloigner de là. Et vite.

Il chercha des rues plus larges, pour éviter une éventuelle embuscade. Finalement, il laissa le quartier d'Alfama derrière lui et, s'arrêtant sous la vague clarté d'un réverbère de la rue des Bacalhoeiros, dans le brouillard d'évaporation qui montait du fleuve proche, il sortit l'enveloppe de sa poche, la déchira pour voir ce qu'elle contenait. Il fut surpris de découvrir qu'il s'agissait du prospectus, plié en deux, d'une compagnie de navigation, la Norddeutscher Lloyd Bremen. Rien d'autre. Une feuille de format in-quarto, imprimée d'un seul côté. Illustrée d'une image de transatlantique, sous laquelle il y avait une liste de bateaux et d'itinéraires à destination de l'Amérique et de la Méditerranée orientale. Il remit le prospectus dans l'enveloppe, l'enveloppe dans sa poche, et inspecta le portefeuille du mort. Il contenait une certaine somme d'argent, en escudos portugais, dont il s'empara sans vergogne, une carte d'abonnement des tramways de Lisbonne, la photographie d'une jeune femme et deux cartes d'identité du même homme, d'après les photos – brun, maigre, cheveux frisés et rares –, mais aux noms différents ; sur l'une d'elles, sans doute fausse, et portugaise, il était João Nunes, commerçant. Sur l'autre, espagnole, qui portait l'en-tête du Service de renseignement de l'armée et le tampon de la République, il se dénommait Juan Ortiz Hidalgo. Il glissa celle-ci dans sa poche. Puis il jeta le reste et le portefeuille dans une poubelle et s'éloigna rapidement, mais pas trop, pour éviter d'attirer l'attention.

En poussant la porte du Martinho da Arcada – un petit café-restaurant aux murs blancs très dépouillés, sous les galeries de la Praça do Comércio –, Falcó s’aperçut que le poignet droit de sa chemise était taché de sang. Il entra et, tout en saluant le serveur, vit Brita Moura de dos, assise à dernière table du fond, près de la fenêtre. Il se rendit directement aux toilettes, mit le loquet, ouvrit le robinet et avala, avec une gorgée d’eau recueillie dans le creux de sa main, deux comprimés de Cafiaspirina. Après quoi il enleva sa veste et le bouton de manchette en or qui tenait le poignet amidonné de la manche de la chemise, qu’il lava jusqu’à ce que le sang ait pour ainsi dire disparu ; il sécha ensuite le bas de la manche avec la serviette du lavabo, et le remit en place. À son poignet gauche, la Patek Philippe lui apprit qu’il avait dix minutes de retard. C’était un délai raisonnable, et la femme qui l’attendait ne devait pas être trop furieuse contre lui. Un délai peut-être insuffisant.

Il palpa la poche de sa veste pour s’assurer que l’enveloppe était toujours là. Ensuite, il s’étudia attentivement dans le miroir, cherchant une trace de l’affrontement récent, mais il ne vit que l’image d’un homme attirant de trente-sept ans, vêtu d’un costume sombre à la coupe impeccable, les cheveux noirs coiffés en arrière, luisant de brillantine. Il y passa la main pour les lisser un peu plus, et rajusta son nœud de cravate. Sur ce dernier geste, son visage durci par des années de tension et de danger parut se détendre, laissant place à une expression ironique et aimable : celle d’un homme élégant qui arrive en retard à un rendez-vous en se retranchant derrière un sourire, sûr d’être pardonné.

– Bon sang, protesta-t-elle. Ça fait une demi-heure que je suis là, seule comme une idiote, à t’attendre.

– Je suis désolé, répondit Falcó. J’ai été retenu par une affaire urgente.

– Drôle d’heure pour les affaires. Et, de plus, me donner rendez-vous dans un endroit pareil !

En retour, Falcó lui adressa un sourire tranquille.

– Qu’est-ce qu’il a cet endroit ?

– C’est une simple gargote... On aurait pu aller dans un établissement un peu mieux, avec de la musique.

– J’aime bien celui-ci. Les serveurs sont sympathiques.

– Quelle bêtise.

Brita Moura n’était pas habituée à ce que les hommes la fassent attendre. Brune, elle avait une grande bouche sensuelle, une anatomie saisissante qui emplissait chaque soir les places d’orchestre du théâtre Edén – la revue musicale s’intitulait *Solteira e sem compromisso* –, des faux cils et un rouge à lèvres très éclatant, à la Joan Crawford. Ses cheveux noirs mi-longs étaient coiffés en arrière avec un fixatif, comme ceux de Falcó, son front dégagé, avec un léger côté masculin. Son visage était celui, courant, des affiches publicitaires et des couvertures des hebdomadaires illustrés portugais. Née vingt-sept ans auparavant dans un petit village de l’Alentejo, Brita était une de ces femmes qui brisent le cœur des jeunes gens et vident le portefeuille des vieux. Elle avait parcouru un dur chemin pour devenir l’actrice et la vedette célèbre qu’elle était désormais, ce qu’elle n’hésitait pas à faire payer aux rares veinards qui réussissaient à l’approcher de près. Falcó était toutefois l’une de ses faiblesses. Ils s’étaient connus cinq semaines plus tôt autour d’une des tables de roulette du casino d’Estoril, et ils se voyaient de temps en temps.

– De quoi as-tu envie ? demanda Falcó sur un ton des plus naturels en consultant la carte.

Elle plissait le nez, capricieuse. Encore fâchée.

– J’ai perdu l’appétit.

– Je vais prendre la morue grillée... Tu voudras du vin ?

– Tu es un insensible et une canaille.

– Non, j’ai seulement faim. – Le serveur attendait, prévenant. – Tu prends aussi du poisson ?

Ce n’était pas vrai. Il n’avait absolument pas faim, mais la prosaïque liturgie sociale l’aidait à apaiser son esprit. À se retrancher derrière la banalité d’une conversation sans transcendance avec une belle femme. Il mettait ainsi de l’ordre dans ses idées et ses intentions. S’en tenait à la mémoire immédiate.

– Je me contenterai d’un bouillon clair, dit Brita. Je grossis trop.

– C’est absurde, ma chérie. Tu es parfaite.

– Tu crois ?

– Oui. Splendide.

L’expression de Brita s’était radoucie. Elle palpa ses hanches.

– Mais dans la revue *Ilustração* on dit que je prends du poids.

Falcó sourit avec un aplomb mondain. Il avait sorti son étui en écaille et lui offrait une Player’s.

– Ces gens de *Ilustração* sont des imbéciles.

Elle se penchait vers lui par-dessus la table, approchait son visage de la flamme du Parker Beacon en argent.

– Le poignet de ta chemise est mouillé, remarqua-t-elle.

– Oui, dit Falcó en allumant sa cigarette. Une éclaboussure du robinet, pendant que je me lavais les mains.

– Quel ballot.

– Oui.

Ils fumèrent en attendant d’être servis. Le mal à la tête de Falcó avait disparu. Brita parlait de son travail, des représentations à guichets fermés, du contrat pour la nouvelle revue qui serait à l’affiche dans deux mois. D’une offre pour un projet cinématographique qu’on lui avait faite. Falcó suivait la conversation d’un air intéressé et courtois en regardant tout le temps Brita dans les yeux, avec une attention apparente ; en formulant aux bons

moments, comme s'il s'agissait de s'en tenir à un scénario – et c'était bien le cas, en fin de compte –, des commentaires adéquats et des questions opportunes. Une de tes aptitudes les plus perverses, lui avait un jour dit l'Amiral, est de savoir écouter comme si ce qu'on te dit allait changer ta vie et ton avenir, comptait plus que tout au monde. Et quand la victime s'aperçoit de la supercherie, il est trop tard, parce que tu lui as déjà dérobé son portefeuille ou donné un coup de couteau à l'aine. Ou, s'il s'agit d'une femme, déjà mise dans ton lit.

– Où irons-nous après ? s'enquit Brita.

– Je n'y ai pas pensé.

C'était vrai. Ce qu'il avait en tête, c'était l'enveloppe glissée dans sa poche. La mort de son contact et de l'agent républicain. Le fugitif qui, à cette heure, devait avoir informé son camp de l'incident. La tournure qu'allait prendre la réaction de la police portugaise. Le prospectus de la Norddeutscher Lloyd Bremen, la liste de navires qui y figurait, et le renseignement précis qu'il devrait transmettre, une fois qu'il l'aurait déchiffré, à la direction du Service national du renseignement et des opérations. En principe, rien ne pressait, parce qu'il avait prévu de communiquer avec Salamanque le lendemain matin ; mais même la beauté de la femme qui lui faisait face ne parvenait pas à chasser son inquiétude. Quelque chose, à l'intérieur de cette enveloppe et dans ce qui s'était passé une demi-heure plus tôt sur les hauteurs du quartier d'Alfama, flairait l'anguille sous la roche. Il y avait là des points obscurs, et il ne serait pas tranquille aussi longtemps qu'il ne les aurait pas éclaircis.

– Encore un peu de vin ?

Il approchait la bouteille du verre de Brita, dont le sourire indiquait que les derniers nuages s'étaient dissipés. Que la glace avait fondu. Tout allait bien.

– Merci, mon chéri.

Par ailleurs, Falcó avait couché avec Brita Moura plusieurs fois. Quatre, pour être exact : une à l'hôtel Palacio d'Estoril et les trois autres à Lisbonne, dans l'appartement luxueux qu'elle possédait dans la Travessa do Salitre. Il ne s'attendait donc pas à beaucoup de nouveauté de ce côté-là, à part le retour chaud et provisoire à l'intimité de ce corps splendide, mais cependant routinier et peu imaginatif, bien qu'il fût, sans doute, généreux en fluides reconnaissants et abondants. Il allait s'agir, tout compte fait, de deux ou trois heures agréables avant de regagner son l'hôtel – il n'était guère enclin à risquer sa peau en dormant chez les autres – mains dans les poches et le col de sa veste relevé, au petit matin, en évitant les éclaboussures des lances à eau des balayeurs municipaux. Ça, c'était le côté désagréable. En définitive, ce n'était pas un programme à tout casser.

– On pourrait aller danser, suggéra-t-elle. Au Barrio Alto. On y a ouvert un nouvel endroit, près du Tavares, qui est très bien... Un orchestre américain de jazz, avec des musiciens noirs.

– Je ne dis pas non.

Brita se pencha de nouveau vers lui. Sophistiquée et vulgaire à la fois, elle avait un coude sur la table et tenait à la verticale entre ses doigts sa cigarette tachée de *rouge**¹. Ses seins opulents frôlaient la nappe.

– Devine ce que je porte dessous, chuchota-t-elle.

Elle souriait, pleine de promesses. Falcó examina la robe drapée de Balenciaga – en crêpe violet – avec un regard indiscretement courtois. Lors de leur dernière rencontre, ils avaient échangé des plaisanteries à propos des sous-vêtements féminins, et il en déduisit que la réponse s'imposait.

– Soie noire ?

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
REPRODUIT ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2019 N° 139802 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

